

II
L'ART
DE BARBEY D'AUREVILLY ⁽¹⁾

Ce n'est pas un incident, c'est vingt qui m'amènent à tenter de nouveau un croquis du grand artiste littéraire que fut Barbey d'Aureville, — artiste très singulier, mais très intéressant, très contesté aussi, et de son vivant et après sa mort. Des critiques aussi différents que Pontmartin et Zola, Sainte-Beuve et Brunetière, se sont rencontrés pour le juger avec une extrême sévérité. « Baladin... », disait de lui l'auteur des *Jeudis de Madame Charbonneau*, qui le surnommait encore « l'illustre

(1) A l'occasion de publications diverses : *les Œuvres et les Hommes*, la correspondance de Barbey d'Aureville avec Trébutien, les livres de MM. Grélé et Fernand Clerget. A l'occasion aussi du centenaire de sa naissance et du monument inauguré par un généreux discours de M. Frédéric Masson. On trouvera, dans le premier et le troisième volume des *Études et Portraits*, deux études que celle-ci complète. Certains textes s'y trouvent forcément répétés.

chevalier de Molossard ». Et l'auteur de *l'Assommoir* d'insister : « Bourgeois équilibriste!... » « Drôle de corps... », avait déjà dit Sainte-Beuve, et Brunetière : « Vieux paradoxe ambulante... » Ces exécutions, un peu sommaires, n'ont pas empêché que l'œuvre de Barbey d'Aureville n'ait déjà subi victorieusement une première épreuve, celle des années qui suivent la disparition d'un écrivain. Nous l'enterrions en 1889, et les signes de sa popularité vont se multipliant. Les publications sur lui se succèdent. C'était, hier, le considérable ouvrage de M. Grélé. C'est aujourd'hui un livre très documenté de M. Fernand Clerget. On recueille sa correspondance. Ses articles de critique, soigneusement réunis et collationnés, paraissent par séries et forment une monumentale suite de volumes : *les Œuvres et les Hommes*. Les éditions de ses romans s'épuisent et se réimpriment. J'ai là sous les yeux une carte émouvante et qui prouve que cette renommée posthume ne s'arrête pas aux frontières. Cette carte, datée d'Amsterdam, à la fête de Saint-Raphaël 1908, est ainsi rédigée : « Quelques artistes hollandais, admirateurs des écrivains catholiques français, vous prient d'assister à la Sainte Messe, qui sera dite à l'église de Saint-Dominique (Spuisstraat) le jour de la Toussaint, à 9 heures, pour le repos de l'âme du critique et romancier Jules Barbey d'Aureville, à l'occasion du centenaire de sa naissance. » Ce même centenaire va être célébré chez nous par un groupe d'admirateurs qui prépare un monument à l'inau-

guration duquel M. Frédéric Masson parlera. Autant de faits inexplicables, s'il n'y avait eu chez lui que les singularités dont s'irritèrent les écrivains que j'ai nommés. C'est d'ailleurs un fait aussi que, même à l'époque où un Sainte-Beuve le condamnait si durement, Barbey était exalté par un Baudelaire et un Saint-Victor, un Théophile Gautier et un J.-J. Weiss. Ces contradictions, presque ces heurts dans cette renommée, lui donnent un caractère d'énigme. N'est-ce pas une énigme déjà que le petit nombre de romans laissés par ce maître romancier, si laborieux pourtant et qui a vécu plus de quatre-vingts ans, sans jamais être malade, que les tout derniers mois? Comptons. Trois ou quatre essais de jeunesse : *Ce qui ne meurt pas, la Bague d'Annibal, l'Amour impossible*. Quatre grands romans de maturité : *Une Vieille Maîtresse, le Chevalier des Touches, l'Ensorcelée, le Prêtre marié*. Une très longue nouvelle : *l'Histoire sans nom*. Un recueil de six nouvelles plus courtes : *les Diaboliques*. Et c'est tout. N'est-ce pas une autre énigme que son retard dans la production? Il avait quarante ans passés quand il acheva *la Vieille Maîtresse*. N'est-ce pas une énigme que ce catholicisme, le plus intransigeant, le plus affirmé, le plus sincère, d'une part, et, de l'autre, une telle hardiesse dans la peinture, que *les Diaboliques* faillirent être poursuivies? Tout chez Barbey d'Aureville fut exceptionnel, particulier, *eccentric*, pour prendre une de ses formules favorites, dans le sens anglais du mot. Il faudrait

un livre pour résoudre toutes ces énigmes. Ayant beaucoup connu d'Aureville, l'ayant beaucoup admiré, le goûtant toujours, je voudrais apporter une nouvelle contribution à sa biographie psychologique et le montrer, non pas dans sa légende, mais tel qu'il fut réellement. C'est un premier point d'une extrême importance pour situer son œuvre dans son vrai milieu.— J'analyserai ensuite les éléments générateurs de cette personnalité si curieuse et je dirai pourquoi il s'est trouvé, durant toute sa jeunesse, isolé devant la vie et paralysé. C'est un second point qu'il n'est pas moins nécessaire d'élucider pour comprendre enfin comment son œuvre de romancier se révéla tout d'un coup à lui, les dures raisons qui la firent si brève et la place très à part qu'elle occupe dans la littérature du dix-neuvième siècle. Ce sera la conclusion de ces quelques notes.

I

Il existe un portrait de Barbey d'Aureville qui reproduit sa hautaine physionomie avec une rare exactitude. Il est d'Emile Lévy et figure aujourd'hui au Musée de Versailles. Barbey y est représenté debout, la taille serrée dans sa redingote ajustée. Il pose sur sa hanche sa belle main aux doigts intelligents. Les petites étrangetés de

sa toilette ont été notées soigneusement par le peintre : le retroussis de ses manchettes, la dentelle de sa cravate, le large parement de ses revers, la brillante ganse de soie appliquée sur le bord de l'étoffe. Il y joignait d'autres fantaisies qui ne sont pas sur le tableau. Son chapeau haut de forme avait des ailes doublées de velours et une coiffe rose. Il portait volontiers des gants de peau noire avec d'épaisses baguettes d'or, un pantalon de laine blanche à sous-pieds avec une bande de soie jaune ou mauve. Il avait comme canne une cravache sur le pommeau de laquelle étaient gravés les deux barbeaux adossés de ses armes. Avec cela, et ici le portrait est bien fidèle, un visage ravagé qui n'avait plus d'âge. L'énergie du masque était encore durcie par la noirceur voulue des cheveux et de la moustache qui accentuait un nez en bec d'aigle, une bouche altière, un regard perçant. Cette tête frappante avait quelque chose de dédaigneux et de désenchanté, qui racontait de longues années d'une lutte trop amère contre un sort trop hostile. Oui, tel il était, quand je l'ai connu, en 1872, tel il apparaissait dans les théâtres, au café Tabourey, près de l'Odéon, qui lui servait de cercle, dans les expositions, dans les bureaux de journaux, chez quelques rares amis comme Coppée, dans le monde, chez Mme de Poilly ou Mme de Vergennes, pour l'étonnement et trop souvent l'antipathie de ceux qui voyaient, dans ces manies vestimentaires, l'indice d'une insupportable affectation. Cet étonnement se changeait en enthousiasme, ou bien en une

antipathie plus vive encore, quand il se mettait à causer. J'ai connu, pour ma part, et fréquenté bien des hommes d'esprit, Alexandre Dumas fils, Coppée lui-même, Alphonse Daudet, Paul Arène, pour ne nommer que des morts. Je n'ai jamais entendu de conversation comparable à celle de Barbey d'Aurevilly. C'était du Saint-Simon parlé, une prose inouïe de verve et de couleur, qui jaillissait devant vous, charriant, pêle-mêle, des anecdotes truculentes, et des épigrammes cruelles, des images saisissantes et des idées fortes, le verbe le plus extraordinaire que jamais improvisateur prestigieux ait eu à son service. Et tout auditoire était bon à ce causeur-né, qui s'enivrait de sa propre parole. Que de fois je l'ai surpris dans le petit jardin de Coppée, rue Oudinot, par les beaux soirs d'été, venu là, son travail fini, et tirant son feu d'artifice, pour la sœur du poète, à demi somnolente, un chat sur les genoux, et la servante s'esclaffait ou s'ébahissait aux propos du fantastique visiteur. On trouvera un écho de cette conversation dans les lettres à son ami Trébutien. En feuilletant cette correspondance, j'ai cru entendre encore Barbey, sa voix qui martelait militairement chaque syllabe, son rire gai, ses impétueuses attaques de phrases quand il s'échauffait. Mais qu'ai-je besoin de vous analyser sa conversation quand lui-même est là pour la définir ? « J'ai de l'expression, » disait-il à Trébutien, à la date du 12 février 1855, « et même quelquefois trop, prétendent-ils. Mais je n'ai pas la rondeur harmo-

nieuse et correcte, le mouvement de sphère de l'écrivain. Oh! Je sais bien ce que c'est. Pardieu oui! Mais je n'ai pas cela. J'écris comme je parle, quand l'ange de feu de la conversation me prend par les cheveux comme le prophète. Hélas! Jamais je ne retrouverai d'écouteurs tels que Guérin et vous. Depuis que je ne vous ai plus, j'ai vu à peu près tous les forts causeurs de mon temps, et j'ai quelquefois désiré, par cette diable de coquetterie qui est en nous comme la moelle est dans nos os, *faire devant eux blanc de mon épée, à tout éblouir et à tout aveugler*. Mais je n'ai jamais retrouvé la sensation de bien dire comme avec vous et avec Guérin. L'étonnement dans les femmes, la résistance d'idées et de sentiments vaincue, le silence de tout un salon, en entendant cette chose étrange : *une conversation lancée à bride abattue par-dessus toutes les petites convenances du monde, et les sautant toutes comme les chevaux brillants sautent sans rien heurter et sans rien briser*, toutes ces choses qui quadruplent un homme né pour la conversation ne m'ont jamais enlevé, comme la pensée que je vous faisais plaisir à Guérin et à vous, quand je parlais... » Peut-on mieux rendre la joie exaltée de l'esprit qui se grise de ses idées, en les inventant tout haut, et ce qu'il y a d'électrique dans le contact mystérieux du conteur et de l'écouteur? Rivarol a dû avoir de ces sensations quand il causait devant son Trébutien, ce Chênédollé qui nous a raconté son aventure. Il dut profiter d'une brouille avec son maître

pour sauter dans une chaise de poste, et fuir, loin de Hambourg, cette conversation qui l'avait tenu toute une année ensorcelé. Je comprends cet enchantement à me rappeler l'hypnotisme dont la conversation de Barbey me saisissait à cette époque. Oui, que j'ai traversé de fois, très jeune homme, la distance qui séparait le Jardin des Plantes près duquel j'habitais, et le faubourg Saint-Germain où il logeait, avec un petit battement de cœur à l'idée de la fête d'esprit que sa parole me donnerait s'il était en verve — et il y était toujours!

Le faubourg Saint-Germain, — c'est une formule qu'il employait volontiers en causant et en écrivant, avec une désinvolture d'initié. Il lui arrive sans cesse de laisser tomber dans ses récits des phrases de ce goût : « Quand on en est réellement, vous savez bien qu'on se passe tout, au faubourg Saint-Germain... » Ceux qui ne le connaissent que par ses livres et ses costumes l'imaginaient installé, comme un seigneur, dans les magnificences de quelque vieil hôtel délabré, mais grandiose. Hélas! La réalité était autre. Je retrouve encore, après plus de trente ans, l'impression de tristesse qui m'étreignit, lorsque, invité pour la première fois à lui rendre visite, je franchis le seuil de la pauvre et unique chambre meublée qui composait tout son appartement au 25 de la rue Rousselet. Il avait bien une seconde chambre, à côté, mais elle suffisait à peine à loger sa défroque de *dandy*. Celle où il vivait était une pièce carrée, petite malgré ses deux fenêtres, meu-

blée d'une armoire à glace, d'une commode-toilette, d'un lit, de quelques chaises et de deux tables. Sur l'une était disposé l'arsenal de ses plumes d'oie et de ses bouteilles d'encre, car Barbey enluminaut de rouge, de bleu et de vert, d'argent et d'or, ses moindres billets. Des papiers, des épreuves, des livres achevaient d'encombrer cette table. L'autre servait à ses repas que lui apportait un garçon du restaurant voisin. Le contraste était grand entre la parade extérieure de cet historien de Brummel, et cet intérieur d'homme de lettres pauvre. Dès cette première visite, l'hôte héroïque de ce « garni » devança mon observation, en me disant avec cette bonhomie somptueuse dont il avait le secret : « Vous voyez, monsieur, mon tourne-bride de lieutenant... » et il allait et venait, dans ce décor médiocre, d'un pas aussi allègre que s'il eût eu en effet les vingt-cinq ans du lieutenant, au lieu des soixante-cinq et plus que révélait sa face creusée. Il arborait, sans prendre garde à la simplicité dénudée des choses autour de lui, des costumes d'intérieur bien plus hardis que sa tenue de ville. Je revois, entre autres, une certaine blouse de drap rouge, avec des croix de drap vert et noir, brodées en application sur les épaules et sur les manches, une espèce de cape en drap rouge posée à même la tête, des pantalons de la même étoffe, tendus par des sous-pieds sur des chaussures de cuir vert ornées de boucles de stras. Le plus extraordinaire était que l'on ne pensait pas à sourire de ce déguisement, tant la parole de Barbey était prenante.

Il n'avait pas plus tôt ouvert la bouche que le décor s'évanouissait. On oubliait que l'on était dans une ruelle perdue et dans une humble maison de cette humble ruelle, que le maître du logis était un infortuné tâcheron de lettres, obligé à son âge de besogner à cent francs l'article. Il en donnait un tous les huit jours pour gagner son pain et de quoi satisfaire ses caprices de tenue, destinés à tromper qui ? On ne voyait plus que cette flamme d'esprit et de poésie échappée de ces yeux ardents et de cette bouche éloquente. C'était Midas changeant en or tout ce qu'il touchait, ou mieux, don Quichotte transformant en château la première *venta* où il entre. La porte fermée, on redescendait l'escalier sans tapis, on traversait la pauvre voûte, on regardait la courette sur laquelle donnaient des croisées de petits ménages bourgeois, on cheminait dans la rue que bornaient d'un côté le mur d'un hôpital, de l'autre les vieilles bâtisses avec leurs boutiques de blanchisseurs, de laitiers et de revendeurs aux rez-de-chaussée. On se réveillait de ce prestige. On réalisait cruellement la vérité de l'existence menée par celui que nous appelions tantôt le *Laird*, tantôt le *Preux de Valognes*, et l'admiration pour son endurance se mélangeait à la pitié pour une destinée si adverse. Les malveillants y ajoutaient de l'ironie pour sa persévérante illusion, dont ses paradoxes de toilettes étaient l'enfantine preuve. Dressé dès lors à la discipline de M. Taine, et persuadé d'une intime unité entre l'œuvre et l'homme, je mettais trop haut

le *Chevalier des Touches* et *l'Ensorcelée* pour railler sincèrement leur auteur. Je cherchais quelle loi rattachait la genèse de ces beaux livres aux étrangetés du dandy obstiné qui vieillissait et qui devait mourir dans cette demeure, si différente de celle qu'il se fût choisie, si le sort eût été autre. Cette antithèse m'apparaissait comme un symbole bien significatif, et je pense encore ainsi.

Un symbole, et de quoi? De la constante attitude que Barbey avait eue et qu'il a gardée jusqu'à la fin devant son temps et devant la vie. Il en a tout subi. Il n'en a rien accepté. Il a écrit, pendant le siège, un volume entier sur Goethe et contre Goethe. « Les Allemands bombardent Paris, » disait-il, « je le leur rends. Je leur démolis leur Goethe. » Il n'avait pas besoin de ce motif patriotique pour haïr dans le maître de Weimar la disposition d'esprit la plus contraire à la sienne. Pour Goethe toute l'éthique consistait dans ce mot : *s'adapter*. Toute l'éthique de Barbey se résumait dans cet autre mot : *résister*. Je rappelais don Quichotte tout à l'heure, et il y avait du don Quichotte dans Barbey, bien entendu avec des qualités de judiciaire que l'ingénieux hidalgo n'eut jamais. Barbey était demeuré un Normand, un enfant de ce pays où chacun pense à son *fait*. Il réalisait pourtant à un rare degré le type observé par Cervantes sur lui-même sans doute, celui de l'homme dont l'idéal intime est en un désaccord irréductible avec la réalité environnante. Pour cet homme-là, *s'adapter*, c'est se *renoncer*, c'est démis-

sionner de ses plus hautes raisons de vivre. Quand don Quichotte cesse de se croire un émule des chevaliers errants dont il a vraiment la noblesse et le courage, que devient-il? Un vulgaire gentillâtre de campagne qui mange ignoblement son bien entre sa nièce et sa gouvernante, son barbier et son curé. Qu'il s'obstine à courir les aventures héroïques, comme il lui faut des géants à pourfendre, des innocents à délivrer, une dame à servir, et qu'aucun de ces objets nécessaires à l'emploi de sa vaillance n'existe autour de lui, il sera bien obligé de les inventer. Le pathétique de ce beau roman est là, dans le tragique dilemme auquel Cervantes accule, non seulement son héros, mais tous les héros, quand les circonstances ne sont pas faites à la ressemblance de leur âme : — abdi-quer cette âme, ou bien se débattre contre une réalité inévitable et qui prend sa revanche tous les jours, à toutes les heures. Cette revanche, dans le cas de don Quichotte, ce sont les coups de bâton des muletiers, c'est la gouaillerie des servantes d'auberge, c'est l'outrageante goguenardise de Sancho Pança. Cette revanche, pour Barbey d'Aurevilly, c'était, à l'orée de la vieillesse, la chambre meublée de cinquante francs, c'était l'ironie ou le silence de la critique à son endroit, c'était la nécessité, pour vivre, d'articler hâtivement sur toutes les inepties parues de la veille en librairie. Il appelait cela, brutalement, laver la vaisselle dans les journaux. Il est vrai qu'il ajoutait : « Je la lave, comme saint Bonaventure, avec des mains de car-

dinal! » C'était l'âge arrivant et ses déchéances : « La vieillesse, » écrivait-il dans une lettre intime, le premier jour de l'an 1888, « cet affreux mot qu'il faut savoir dire. » Il avait quatre-vingts ans, et il n'acceptait pas encore de vieillir! Comme il l'a proclamé dans la première des *Diaboliques*, « pour les têtes construites d'une certaine façon militaire, ne pas se rendre, et à propos de tout, c'est toujours toute la question ». Et en parlant de qui formule-t-il cette orgueilleuse profession de foi qu'il faut toujours citer, quand on parle de lui? D'un vieux Beau. C'est là un détail où se résument toutes les singularités de cette nature. « On a dans le monde, » a-t-il osé dire, « et même dans les livres, l'habitude de se moquer des prétentions à la jeunesse de ceux qui ont dépassé cet âge heureux de l'inexpérience et de la sottise, et on a raison, quand la forme de ces prétentions est ridicule. Mais quand elle ne l'est pas, quand, au contraire, elle est imposante comme la fierté qui ne veut pas déchoir, et qui l'inspire, je ne dis pas que cela n'est point insensé, puisque c'est inutile, mais c'est beau comme tant de choses insensées. Si le sentiment de la garde qui meurt et ne se rend pas est héroïque à Waterloo, il ne l'est pas moins en face de la vieillesse, qui n'a pas, elle, la poésie des baïonnettes pour nous frapper. »

II

Ce passage explique, et, jusqu'à un certain point, il justifie les bizarreries de mise que les ennemis de Barbey se sont complu à relever. Elles ne furent qu'une forme de sa fierté. La fierté, — voilà le trait essentiel de sa figure morale. Comment cette fierté l'immobilisa dans une douloureuse expectative, pendant la période la plus féconde d'ordinaire, la jeunesse, c'est ce que je voudrais montrer maintenant. Il faut pour cela étudier de près la formation de son caractère et de ses idées, et d'abord son pays natal. Il appartenait à une vieille et très bonne famille du Cotentin, établie de temps immémorial à Saint-Sauveur-le-Vicomte et à Valognes. Pour se distinguer les uns des autres, les Barbey avaient pris l'habitude d'ajouter à leur nom celui de leur terre. Il y avait ainsi des Barbey d'Aureville ou Aurevilly, des Barbey du Motel, des Barbey de Tailleped, des Barbey du Rincey. Le grand-père de l'écrivain avait été ennobli au dix-huitième siècle, par un acte que l'auteur du *Chevalier des Touches* a voulu me faire lire presque à la veille de sa mort. Il m'avait prié de passer chez lui. Je le trouvai très malade, assis dans un fauteuil, les cheveux tout blancs : « Je vous ai fait venir, » me dit-il, « pour que vous attestiez, quand je n'y serai plus, que je n'ai pas

été un imposteur... Vous avez peut-être entendu dire, continua-t-il, que je ne m'appelais pas d'Aurevilly. » Et comme je protestais qu'il avait fait ce nom véritablement sien par son génie. « Il ne s'agit pas de cela, » répondit-il; « il s'agit de savoir si mes amis, Daudet, Coppée, d'Ivry, vous-même, pourrez jamais dire que j'ai usurpé la noblesse... Mademoiselle », ajouta-t-il en se tournant vers Mlle Read, l'Antigone de ses dernières années, « donnez les papiers... » Et me les tendant, il dit solennellement : « Je suis, monsieur, le chevalier Barbey. » Ces papiers étaient un brevet de Louis XV, daté de 1756, octroyant en effet à Vincent Barbey une charge qui conférait la noblesse, un extrait des lettres d'enregistrement de ce brevet, enfin un règlement d'armoiries par d'Hoziér. « Ce n'est pas grand'chose, » conclut Barbey, en me reprenant ces documents qu'il m'avait montrés par un étrange et touchant scrupule de probité, « ce n'est que la savonnette à vilain. » Puis, Midas reparaisant : « C'est comme cela que l'on a fait l'Angleterre, » conclut-il magnifiquement. Je savais déjà, détail qui m'a été confirmé depuis par le duc d'Aumale, qu'il passait pour descendre, par sa mère, d'un sang autrement noble. Son grand-père Ango aurait été le propre fils du roi Louis XV, son parrain. Une seule fois, d'Aurevilly fit allusion devant moi à cette descendance. Il n'aimait pas à en parler. Il n'eût pas été le romancier audacieux des *Diaboliques*, s'il se fût attristé de l'illégitimité. Ce dont il rougissait, il le disait,

du moins, c'était d'être le cousin d'un prétendant qui n'était pas monté à cheval pour conquérir son royaume. C'est du comte de Chambord qu'il parlait avec cette irrévérence. Il ne voyait pas ce qu'il y avait eu d'action dans cette inaction. C'est une si grande force, l'affirmation intransigeante d'un principe conservé intact! « C'est une toile en blanc dans la galerie des portraits des rois de France, » disait-il. Cette injustice prouvait qu'il était plus autoritaire encore que monarchiste. Rien ne l'indignait comme un prince qui n'était pas soldat. A l'époque où le roi Amédée quitta le trône d'Espagne, Barbey écrivait au *Figaro*. Il envoya au journal un article où il commentait cette abdication en termes si virulents que Villemessant lui retourna l'épreuve, avec ces mots : « Je n'admets pas qu'on insulte les rois qui tombent... » Et Barbey de retourner l'article à son tour, après avoir commenté ce commentaire, de son encre la plus rouge : « Soit. Mais ceux qui se f... par terre? »

C'est qu'il avait été élevé dans un pays et dans un temps où royalisme et chouannerie étaient synonymes. Il était né en 1808, et la mort de Frotté est de 1800, l'arrestation de Moulin, dit Michelot, est de 1804, l'assassinat du baron d'Aché de 1809, l'affaire des frères Morin de 1813. Parmi les personnes qui fréquentaient la maison de Théophile Barbey, le père de Jules, toutes celles qui avaient plus de trente ans à la date de sa naissance, avaient été plus ou moins mêlées à cette insurrection normande, très distincte de celle de Vendée.

M. de la Sicotière nous en a laissé une histoire définitive. Dans ce petit milieu provincial d'un aristocratism exaspéré et qui n'avait jamais accepté l'Empire, il n'était question que des événements de cette guerre de partisans. Théophile Barbey était un Blanc d'une si furieuse intransigeance qu'il ne voulut exercer aucune fonction ni sous Louis XVIII, ni sous Charles X (1). Ils avaient reconnu la Charte! Son fils nous a dessiné de lui un portrait idéalisé, mais évidemment ressemblant de ligne et d'attitude dans la dédicace du *Chevalier des Touches*. « Que de raisons, mon père, pour vous dédier ce livre qui vous rappellera tant de choses dont vous avez gardé la religion dans votre cœur! Vous en avez connu l'un des héros, et probablement vous eussiez partagé son héroïsme et celui de ses onze compagnons d'armes, si vous aviez eu sur la tête quelques années de plus au moment où l'action de ce drame de guerre civile s'accomplissait. Mais alors vous n'étiez qu'un enfant, l'enfant dont le charmant portrait orne encore la chambre bleue de ma grand'mère, et qu'elle nous montrait à mes frères et à moi, dans notre enfance, du doigt levé de sa belle main, quand elle nous engageait à vous ressembler. Ah! certainement, c'est ce que j'aurais

(1) M. Albert Noblet a publié dans le *Journal de la Manche* du mercredi 24 mars 1909 des documents tirés des archives du département de la Manche (série M. L-1) qui prouvent que la bouderie de Théophile Barbey s'aggrava du fait qu'en 1816 on lui refusa une place d'élève à l'école royale militaire, demandée pour son fils Jules, âgé de huit ans.

fait de mieux, mon père. Vous avez passé votre vie comme le *Paterfamilias* antique, maître chez vous dans un loisir plein de dignité, fidèle à des opinions qui ne triomphaient pas, le chien du fusil abattu sur le bassinet, parce que la guerre des chouans s'était éteinte dans la splendeur militaire de l'Empire, et sous la gloire de Napoléon. Je n'ai pas eu cette calme destinée. Au lieu de rester, ainsi que vous, planté et solide comme un chêne dans la terre natale, je m'en suis allé au loin, tête inquiète, courant follement après le vent dont parle l'Écriture, et qui passe, hélas! à travers les doigts de la main de l'homme, également partout... » Cette page est de 1863. Son accent prouve à quel degré les impressions de son enfance avaient mordu sur Barbey. Il avait beaucoup souffert des sévérités de son père. Il s'était beaucoup révolté contre lui. Il avait passé vingt ans loin de la maison paternelle. Moralement, il n'en était jamais sorti. Ecoutez-le, en 1885, parler de ses voyages en Normandie; c'est au début de ce fragment qu'il a intitulé *Une page d'histoire*. « De toutes les impressions que je vais chercher, tous les ans, dans ma terre natale de Normandie, je n'en ai trouvé qu'une seule, cette année, qui par sa profondeur pût s'ajouter à des souvenirs personnels dont j'aurai dit la force, peut-être insensée, quand j'aurai écrit qu'ils ont réellement force de spectres. La ville que j'habite en ces contrées de l'Ouest, veuve de tout ce qui la fit si brillante dans ma première jeunesse, mais vide et triste maintenant comme un

sarcophage abandonné, je l'ai depuis longtemps appelée la ville de mes spectres, pour justifier un amour incompréhensible au regard de mes amis qui me reprochent de l'habiter et qui s'en étonnent. C'est, en effet, les spectres de mon passé évanoui qui m'attachent si étrangement à elle. Sans ses revenants, je n'y reviendrais pas... » C'est qu'il avait rencontré là des figures d'un relief inoubliable, une humanité d'un pittoresque local et historique à faire tout pâlir ensuite par comparaison, des individus façonnés en types par des épreuves inouïes : la Terreur, la Chouannerie, les Conspirations, l'Empire et par delà encore, l'ancien régime, si près et si loin... « Il n'y a qu'au versant d'un siècle, » a-t-il écrit judicieusement, « au tournant d'un temps dans un autre qu'on trouve de ces physionomies qui portent la trace d'une époque finie dans les mœurs d'une époque nouvelle. Elles traversent rapidement les points d'intersection de l'Histoire, et il faut se hâter de les peindre, quand on les a vues, parce que plus tard rien n'en saurait donner l'idée. »

Avec les romans de d'Aurevilly, on composerait tout un musée de ces originaux : l'abbé de la Croix-Jugan dans *l'Ensorcelée*, le baron de Fierdrap, l'abbé de Percy, sa sœur, les demoiselles de Touffedelys dans *le Chevalier*, le vieux M. de Mesnilgrand et ses convives dans *le Dîner d'athées*, Jean Sombreval et la Malgaigne dans *le Prêtre marié*, — je cite au hasard de ma mémoire. Que ces portraits aient été faits d'après nature, malgré

l'étrangeté de quelques-uns, tout le crie, et on en trouve d'autres à chaque moment dans sa *Correspondance*. Celui par exemple de son oncle François-Frédéric Barbey d'Aurevilly, qu'il appelle le Rob-Roy du Cotentin et qu'il nous montre écrasé par un cheval. « La bête le tua en s'abattant sur lui sans pouvoir le désarçonner, et en revenant piler sous ses pieds cette tête qui, à moitié écrasée, alla jouer le *whist* chez mon père le soir, à l'horreur et à l'admiration de tous. » Celui encore de son grand-père Ango qu'il décrit « se promenant de long en long dans ses appartements en enfilade, les mains derrière le dos, sans dire un seul mot, pendant que sa femme, une sainte, qui l'adorait comme Dieu, tricotait ou brodait dans une embrasure de fenêtre sans oser même respirer un peu haut. » Il ajoute : « Je ne puis bien dire ou deviner à distance si cet imposant silencieux cachait un ambitieux à vocation manquée, une de ces grandes facultés trahies par la destinée, qui sont, je crois, la plus belle chose qu'il y ait sous les yeux de Dieu, ou seulement un homme de monarchie qui sentait que la monarchie fondait sous ses pieds et qui s'abîmait impassiblement avec elle. » Dans ces portraits, deux caractères dominant : l'énergie des mœurs et des passions qui révèle des habitudes de guerre récentes, et l'outrance des idées et des sentiments aristocratiques. C'est ce que Barbey a exprimé avec une outrance égale, celle de son style, quand il a dit dans les *Dessous de cartes d'une partie de whist*, en parlant de Valognes :

« Il semblait qu'en se retirant de la surface du pays, envahi chaque jour par une bourgeoisie insolente, l'aristocratie se fût concentrée là, comme dans le fond d'un creuset, et y jetât, comme un rubis brûlé, le tenace éclat qui tient à la substance même de la pierre et qui ne disparaîtra qu'avec elle. » D'avoir été élevé parmi des personnages et dans une atmosphère de cette sorte, c'était une bien mauvaise préparation pour s'accommoder ensuite à une autre atmosphère : celle du Paris de Louis-Philippe où l'écrivain allait vivre, d'autant plus que Barbey avait pris à ce milieu un seul de ses éléments. Il y a dans le chouan deux choses : sa révolte et la foi pour laquelle il se révolte. La foi de son père et de tous les siens, Barbey l'avait perdue à vingt-cinq ans, pour ne la retrouver que plus tard. Il avait dépouillé l'élément fécond : les fortes croyances, pour ne garder que l'élément dangereux : le désir passionné d'une existence d'*outlaw*, hors la loi commune. Il s'était en effet donné, dans un milieu si exceptionnel, une éducation sentimentale plus exceptionnelle encore. Comment la vocation littéraire s'était-elle éveillée dans le fils aîné de Théophile Barbey ? Cela, c'est le mystère du don. A quinze ans, il envoyait des vers à Casimir Delavigne. Quelle ironie ! C'était une ode aux *Héros des Thermopyles*, avec une épigraphe empruntée à Voltaire. Quelle autre ironie ! On pense bien qu'il eut tôt fait d'abandonner des maîtres si peu conformes au goût de l'excessif, inné chez lui. *Les Messéniennes* le con-

duisirent à *Childe Harold* et ce fut aussitôt une véritable possession : « Byron et Alfieri, » devait-il dire un jour, « m'ont empoisonné dix ans de ma jeunesse. » Ce qu'il demanda au poète du *Corsaire*, ce ne furent pas des façons d'écrire, ce furent des façons de sentir. Tout dans Byron devait l'enchanter, l'exalter, l'*ensorceler*, pour parler comme lui : ses goûts d'homme d'action d'abord et d'aventure, sa légende de séducteur, son aristocratism exaspéré, le dandysme uni au génie. Le petit livre que Barbey a consacré au *Dandysme*, en 1844, fait comprendre ce qu'il entendait par ce mot. Il y enfermait toute une philosophie et une sensibilité, le plus paradoxal mélange d'orgueil et de frivolité, d'héroïsme personnel et d'élégance, d'implacable énergie et de légèreté, de supériorité et d'impertinence. On dirait parfois que la nature sociale, quand elle veut produire un type très complet, lui ménage des rencontres faites pour le développer dans le sens qu'elle désire. Le byronien Barbey va prosaïquement faire son droit à Caen, et il y rencontre le rival de lord Byron en dandysme, « le beau Brummel » lui-même, déchu, ruiné, proscrit, vivant chétivement de son traitement de consul d'Angleterre. Mais c'était Brummel, celui dont Byron enviait les gilets ! Ce que cette rencontre fut pour d'Aureville, vingt passages de ses œuvres l'attestent, comme celui où, parlant du vicomte de Brassard dans *le Rideau cramoisi*, il s'écrie : « C'était le plus magnifique dandy que j'aie connu, moi qui ai vu Brummel

devenir fou et d'Orsay mourir », comme cette page où il décrit l'ancien favori du prince de Galles, demeurant impassible et élégant dans la pauvreté et dans la faim. « La faculté qui chez lui dominait, la vanité, resta longtemps debout sur les ruines de sa vie. » Byron et Brummel, voilà les deux maîtres dont l'enseignement acheva de façonner ce fils de chouans. C'est pénétré de leur esprit, qu'après plusieurs alternatives de séjour entre Saint-Sauveur et Paris, il se sépara définitivement de sa famille et vint s'établir à Paris, aux environs de 1836. Qu'y cherchait-il? Un hasard qui lui fit mener l'existence de ses songes, des passions dignes de *Lara*, du *Giaour* et du *Corsaire*, une activité dominatrice, une royauté d'élégance. Le viatique du jeune ambitieux consistait en quelques billets de mille francs, légués par son grand-oncle, le chevalier de Montressel.

Du vivant de d'Aurevilly toutes sortes de légendes couraient sur l'emploi de ses dix ou douze premières années de Paris. Qu'avait-il fait entre 1835 et 1851, date où parurent presque simultanément *la Vieille Maîtresse* et *les Prophètes du Passé*, ses deux premiers véritables livres? Qu'avait-il fait? Il avait attendu, immobilisé par la violente contradiction des circonstances avec l'édifice de chimères qu'avaient construit en lui et son premier milieu et ses premières lectures. Cette attente est d'autant plus singulière qu'elle est celle d'un animal de pur sang qui se consume sur place d'impuissance et de nostalgie. Nous en avons

l'histoire, notée au jour la journée, dans les lettres à Trébutien et dans les deux *memoranda*, l'un de 1836, l'autre de 1838, entrepris à l'imitation de lord Byron toujours. Le désaccord entre l'énergie du style de ces notations et l'insignifiance des événements notés est très frappant dans ces journaux intimes, et, à mon sens, très pathétique. Les heures succèdent aux heures, les mois aux mois, sans rien apporter au jeune homme, pas même le moyen d'employer son talent d'écrivain. Ses élégances se réduisent à parader sur le boulevard et dans quelques salons, à étonner ou charmer quelques amis aussi chimériques et aussi pauvres que lui, tel Maurice de Guérin. Les années se succèdent. Les passions souhaitées ne viennent pas. Il les veut trop extraordinaires. L'action convoitée lui échappe. Il pense à se faire soldat. C'est déjà trop tard : « Ah! les culottes de peau que j'ai toujours tant aimées, j'ai bien failli les porter. Si au lieu d'aller faire mon droit à Caen, j'étais allé faire le coup de feu en Afrique, je serais maintenant général ou j'aurais été tué. Deux bonnes choses! » Il vit cependant, et il ne porte d'autre uniforme que celui des « Gants Jaunes » de 1840. Il pense à entrer dans les ordres, mais comment? « Portrait dépaycé, » écrit-il, « je cherche mon cadre. La société est faite de sorte que peut-être ne le trouverai-je jamais. Si je ne l'ai pas d'ici quelques années, vous me verrez réaliser un dessein que je porte dans ma tête bouclée et *dandyque* depuis longtemps. Si je ne puis gouverner un Etat, au moins je

gouvernerai un ordre. Je me roulerai dans un froc de capucin pour y coudre des boutons de cardinal. Quand vous n'aimerez plus tant la conversation des femmes, me disait quelqu'un l'autre jour, quel fier théologien vous ferez!... » Il continue de causer avec les femmes, cependant, et il n'est ni capucin ni cardinal. Il pense à devenir diplomate. « Je rirai de ces vers quelque jour, » écrit-il encore à propos d'un de ces poèmes qu'il devait réunir plus tard sous le titre de *Poussière*, « quand je serai dans quelque ambassade. » Et toujours attendant, comme il faut payer le tailleur, le parfumeur, voire le boulanger, et que l'argent du grand-oncle est loin, il collabore anonymement à des journaux politiques. Nous le voyons, dans sa correspondance, exercer un métier bien inattendu, celui d'agent électoral, qu'il magnifie d'ailleurs. « Depuis que je ne vous ai vu, mon cher Trébutien, j'ai fait du journalisme en province. J'ai été envoyé à Dieppe pour brasser une élection, et cette élection, je l'ai enlevée contre vents et marées. Ça été un coup de partie bien mené, et qui m'a fait honneur. J'estime plus ce succès qu'un succès d'écrivain. C'est un succès d'homme d'action, de la politique sur le vif, de l'influence de langage, de manières, de tenue... » Toujours Midas! Et toujours don Quichotte! Mais déjà il n'arrive plus à se tromper lui-même. Cette éternelle attente de sa vraie destinée commence à le supplicier. En vain essaie-t-il de s'étourdir en s'assimilant aux héros de ses livres favoris, quand il se

voit contraint d'agir par trop au rebours de toutes ses espérances. C'est ainsi qu'en 1846, nous le retrouvons courant la France pour recruter des actionnaires à une *Société Catholique* qui embrasse, dit le prospectus conservé par M. Grélé, les bronzes, l'orfèvrerie, les ornements d'église, les vêtements ecclésiastiques et sacerdotaux, le linge d'autel, les broderies, etc., etc. « L'affaire est vaste, » écrit Barbey, « mais elle doit nous mener à la fortune. Je dis nous, car nous sommes treize *dévotants*, comme dans Balzac. » Les Treize de Balzac mêlés à une affaire industrielle de cette nature! C'est assez dire quel succès elle devait avoir. Elle fut un désastre. D'Aurevilly, qui était l'honneur même, en subit longtemps les conséquences. Que nous voilà loin de la chouannerie, de lord Byron et du beau Brummel! Aussi les cris de détresse se multiplient-ils dans ces lettres, et poignants d'éloquence. On ne pense plus à s'amuser des jeux d'esprit du grand écrivain quand il dit : « Il faut vivre. Cruelle, affreuse, abominable nécessité. Ceci explique tout... » Et ailleurs : « Et je suis dans des besognes pareilles, et il faut que j'y reste, et je n'ai pas 500 francs par mois de revenus, pour m'en aller me débarbouiller de l'atmosphère de lâchetés et de bêtises où je vis! » Et encore : « C'est une coupe de ciguë que je vide obscurément tous les jours et qui me fait me trouver plus grand que Socrate mourant avec un bonheur insolent pour une idée, ses amis autour de lui et l'immortalité sûre. Un plaisant coquin pour le com-

parer à moi ! Moi, personne ne me regarde boire mon poison, et l'avenir est plus difficile à pénétrer que la physionomie du médecin d'Alexandre. »

III

Tout d'un coup, dans cette correspondance, un souffle de libération semble passer. En 1839, Barbey écrivait : « Je suis effrayé du néant de ma vie. J'ai des *remords d'intelligence*. Qu'ai-je fait, et qui suis-je ? Excepté quelques fragments écrits à bâtons rompus, qu'est-ce que je laisserai d'achevé et de *forclos*, si je mourais ? » Dix ans se sont écoulés. Nous sommes en 1849. Que lui est-il donc arrivé pour qu'il entonne ce chant d'allégresse en annonçant à Trébutien ses travaux en préparation ? « Ah ! je ferai cela royalement. On y reconnaîtra la main du Normand, cette main *crochue* qui prend et qui garde, cette main de la force, moitié serre d'aigle, moitié pince de crabe qui devrait étreindre une poignée d'épée et n'a qu'une plume, mais dans laquelle il coule la vertu de l'acier... » Il lui était arrivé ceci : pour la première fois, ses facultés puissantes cessaient de jouer à vide. Il les avait mises en face d'une réalité. Il y a dans Claude Bernard une théorie célèbre sur ce qu'il appelle le *milieu intérieur des êtres vivants*. « C'est ce milieu intérieur, » dit-il, « qui est toujours en rapport immédiat avec les

manifestations vitales, normales ou pathologiques des éléments organiques. » Il semble que cette loi soit vraie aussi du talent, cette créature vivante. Le cas de Barbey d'Aurevilly illustre cette analogie d'une manière remarquable. Jusqu'alors, il n'avait, à la lettre, pas vécu, incapable, nous l'avons vu, de s'adapter au milieu extérieur, et méconnaissant, par byronisme et par dandysme, cet autre milieu, celui de son enfance, que l'on peut bien appeler, comme Bernard, son « milieu intérieur » puisque sa famille, sa ville natale, son pays n'étaient plus pour lui que des impressions conservées par sa mémoire. Vers 1845, s'essayant à un suprême effort, il avait entrepris un récit de passion mondaine, devenu plus tard *la Vieille Maîtresse*. Il a depuis jugé dans la préface de *l'Amour impossible*, et condamné, le genre auquel appartient ce vigoureux roman : « L'auteur, » a-t-il dit, « si jeune alors et de goût horriblement aristocratique, cherchait la vie dans les classes de la société, qui, évidemment, ne l'ont plus. Il a depuis furieusement changé son champ d'observation romanesque et historique. » Voici qu'ayant à conduire ses personnages hors de Paris, il s'avisa, poussé sans doute par ce démon secret auquel croyait Goethe, de leur choisir le Cotentin comme lieu d'exil. Il commença de décrire les paysages de la Manche en conteur qui déroule simplement sa fable, et il demeura étonné d'être pris par eux comme il ne l'avait jamais été par aucun des objets auxquels il avait appliqué son génie. Ecoutez-

le : « Il y a telle page qui a été tracée dans une ivresse de pensée que je n'ose pas appeler l'inspiration, mais qu'en face du papier inerte et muet, je n'avais jamais ressentie. Tout au plus l'avais-je éprouvée dans ces frémissantes conversations où j'exécute à moi seul des sonates à quatre mains, la conversation étant la seule chose qui monte toutes les puissances de mon esprit à la plus haute octave qu'il puisse atteindre. » Et dans une autre lettre : « Je travaille beaucoup. Je suis un stylite, un fakir de solitude. *Vellini* est finie. Quel livre ! Demandez à René ce qu'il en pense. Je lui ai lu le second volume l'autre jour, le second volume que vous aimerez doublement, car *la Normandie y est peinte avec la sanguine concentrée des souvenirs* ». Le mot décisif est prononcé. Barbey n'est plus ni un byronien ni un dandy. Il n'est plus le don Quichotte parti en campagne sur un coursier fabuleux à la poursuite de mirages. Il est, avec son tempérament, bien entendu, avec ses fougues et ses violences de plume, un homme qui se sent de son pays. Sa terre et ses morts, comme dirait Maurice Barrès, l'ont ressaisi, et soudain une renaissance s'est accomplie en lui, qui l'étonne. Il prononce, pour définir l'état où le jette cette subite rentrée dans ses impressions d'enfance, une parole bien profonde : « C'est une espèce de somnambulisme très lucide. » La psychiatrie contemporaine a créé le nom d'*hypermnésie* pour ce phénomène singulier, ce réveil des infiniment petits du souvenir dans notre mémoire involontaire, dont s'accompagnent

certaines excitations intellectuelles très intenses, le plus souvent morbides. C'est une crise pareille que Barbey subit. Les visions de la maison paternelle affluent à lui avec une richesse, une précision inouïes, et l'artiste s'en empare. Ses énergies créatrices se retrempe dans ce « milieu intérieur ». Il reconnaît le prix unique, l'extraordinaire valeur des sensations recueillies alors et dont il ne s'était plus soucié, quand, à vingt-cinq ans, il venait jouer, au perron de Tortoni, les Byron et les Brummel. Le romancier en quête de matière humaine en découvre une à sa portée et magnifique. Il va raconter par épisodes cette guerre de la chouannerie normande telle qu'il l'a connue, non pas à travers les livres, mais par des récits d'acteurs et de témoins, oralement, légendairement, comme l'auteur de *Waverley* a connu les guerres du Prétendant. Il sera le Walter Scott du Cotentin. Il a trouvé le titre de cette suite de romans : *Ouest*. Il a trouvé les sujets. Tantôt ce sera, comme pour *le Chevalier des Touches*, *la Vaubadon*, *le Gentilhomme de grands chemins*, une anecdote qu'il interprétera romanesquement, ou mieux, historiquement, tantôt, comme dans *l'Ensorcelée*, comme dans *le Prêtre marié*, dans *l'Histoire sans nom*, ce seront des types de jadis qu'il dressera en pied, parmi des événements inventés, mais avec cette probabilité représentative qui est une réalité aussi. De la réalité ! C'est le besoin de ce grand imaginaire maintenant, et ses lettres nous le montrent questionnant Trébutien sur vingt menus

points de détail : « Etes-vous allé à Blanchelande ? » Cette enquête est pour *l'Ensorcelée*. « Avez-vous traversé la lande de Lessay ?... Quels étaient les moines qui habitaient l'abbaye de Lessay ? Était-ce des Prémontrés ? Y avait-il des religieuses dans un couvent à côté et de quel ordre ?... » Il apprend qu'un M. de Beaurepaire a participé à l'enlèvement de des Touches. Il lui écrit... Un M. Lance a connu le baron d'Aché, il faut que Trébutien le fasse causer. Qui était ce d'Aché, son caractère, son tempérament, son physique ? Qui, Chevalier, le compagnon de chouannerie de d'Aché et le détrousseur de diligences ? Qui, Caroline Acquet que d'Aché aimait ? Qui, la Vaubadon, cette descendante de Tourville, l'espionne accusée d'avoir livré d'Aché aux sicaires de Fouché pour soixante mille francs ? « Je voudrais, » écrit d'Aurevilly, « une exactitude pointilleuse, qu'on me dit, par exemple, elle avait une tache et un petit bouquet de poils sur la lèvre supérieure, si elle l'avait. » Cette enquête lointaine et cette hallucination rétrospective ne lui suffisent pas. Il retourne dans son pays. Il se réconcilie avec les siens, par un mouvement d'âme où l'artiste a bien sa part. A partir de cette date, il ira sans cesse en Normandie, se baigner, se saturer à nouveau de sensations normandes, exécutant avec une fidélité passionnée le programme de sa quarantième année : « Romans, impressions écrites, souvenirs, travaux, tout doit être normand pour moi, et se rattacher à la Normandie. »

La Vaubadon ne fut jamais écrite, non plus que

le Gentilhomme de grands chemins. *L'Ouest* se réduit à quatre ouvrages : *le Chevalier des Touches*, *l'Ensorcelée*, *le Prêtre marié*, *l'Histoire sans nom*, auxquels on peut joindre quatre *Diaboliques* : *le Rideau cramoisi*, *le Bonheur dans le crime*, *A un dîner d'athées*, et *le Dessous de cartes d'une partie de whist*. Barbey d'Aurevilly n'eut pas le loisir nécessaire à cette épopée. Aujourd'hui que la piété de Mlle Read a réuni en volume la série complète de ses articles : *les Œuvres et les Hommes*, on reste étonné de l'immense labeur que cette œuvre critique représente. Les pages fortes y abondent. Mais ce ne sont que des fragments, improvisés de semaine en semaine, pour satisfaire aux exigences du journal. Et le moyen de ne pas regretter les romans qu'il eût composés en leur lieu et place, s'il eût été libre ! Ceux qu'il nous laisse suffisent pourtant à lui assurer une place durable dans le roman français au dix-neuvième siècle. Stendhal non plus n'a pas fait beaucoup de romans. Il en a écrit deux, tout au juste, car *Armance* et *Lamiel* ne comptent pas. *La Chartreuse de Parme* et *le Rouge et le Noir*, c'est tout son œuvre et c'est assez pour que nous disions couramment : Stendhal et Balzac, égalant ainsi l'auteur de ces deux récits au fécond producteur de *la Comédie humaine*. C'est que Beyle a réellement créé un type de roman bien à lui, qui n'a pas été fait avant lui, qui n'a plus été fait après lui. Il y a le roman de Stendhal comme il y a le roman de Balzac, et il y a aussi le roman de Barbey d'Aurevilly.

Les caractéristiques de ce roman, il n'est pas de lettrés qui ne les connaissent. Marquons-les pourtant. Ce sera la conclusion et le résumé de cette trop brève esquisse. Le roman de Barbey est d'abord historique. Il appartient à ce genre que nos aînés considéraient comme démodé et dont relèvent *la Ténébreuse Affaire* de Balzac, *la Guerre et la Paix* de Tolstoï. J'y joindrais parmi les œuvres plus récentes *le Nabab* et *la Débâcle*. Barbey a très clairement discerné une règle essentielle de ces sortes de compositions. Elles doivent se rattacher à une période historique, en reproduire l'esprit, les sentiments, les mœurs, et s'abstenir de prendre comme héros des personnages trop connus de cette époque, sinon d'une manière épisodique. Faites de Danton, de Robespierre, de Bonaparte les protagonistes d'un roman sur la Révolution. Toute crédibilité disparaîtra, par la simple juxtaposition de ces individus réels et d'individus imaginaires. Il n'en va plus ainsi quand le romancier met en scène des hommes et des femmes qui ont vécu, mais qui n'ont laissé qu'un nom. Une autre règle du roman historique, c'est qu'il soit doublé d'une documentation très exacte et que cependant il soit un roman, c'est-à-dire une évocation animée et colorée. Le roman de Barbey remplit encore ces conditions. Il se trouve rentrer par là dans ce grand courant de littérature scientifique qui emporta tout le dix-neuvième siècle. Un juge excellent, mon regretté confrère Albert Sorel, disait souvent que les propos de table des convives du *Dîner d'athènes*

lui avaient éclairé la Restauration, comme *la Ténébreuse Affaire*, le Consulat. Mais tandis que Balzac traite le roman historique comme le roman contemporain, par une reconstruction directe, Barbey, et c'est son originalité, aime à le traiter dans la perspective du souvenir et dans la tradition. Il a senti et merveilleusement rendu ce que le passé prend de poésie dans les regrets et sur les lèvres des survivants. Aussi a-t-il adopté, dans *le Chevalier des Touches*, dans *l'Ensorcelée*, dans *le Prêtre marié* et dans ces quatre *Diaboliques* de l'Ouest, le procédé du récit par un témoin. Cela donne du recul aux événements et les enveloppe d'un reflet plus chaud. L'émotion du conteur ajoute à leur tragique. Barbey y trouvait en outre un moyen d'utiliser son génie de conversation. Le style savoureux de ses livres a du geste, de l'accent, l'allure d'une causerie comme était la sienne, impétueuse, hardie, débridée, avec des marivaudages qui rappellent le prince de Ligne et des truculences de *patois* qui fleurent le terroir. Il n'est pas seulement historique, il est régional. Peu ou pas d'intrigue. Le procédé de peinture indirecte ne permet guère l'échafaudage des incidents. Pas beaucoup de mouvement. Le récit par témoin suppose un coup d'œil rétrospectif qui n'est guère favorable à cette qualité. En revanche il convient admirablement au portrait, et le roman de Barbey est surtout un roman-portrait. L'art des grands maîtres de l'Italie, un Morone, un Torbido, un Cariani, n'est pas supérieur. L'impression d'en-

semble d'un livre comme *l'Ensorcelée*, son chef-d'œuvre peut-être, c'est une figure, celle de l'abbé de La Croix-Jugan, le prêtre chouan et vendéen. Qu'elle est profondément étudiée, fortement posée, avec quelle entente du décor approprié, paysages et gens! Comme elle vous poursuit, comme elle vous obsède! Enfin ce roman de Barbey est romanesque dans l'acception la plus haute de ce terme qui ne signifie pas un affaiblissement de l'observation. Le romanesque de Barbey, c'est de l'héroïsme raffiné ou de la délicatesse dans le tragique. Ainsi l'aventure d'Aimée de Spens dans *Des Touches*. Pour sauver le chouan auquel elle donne asile, cette fille — la pudeur même — enlève ses vêtements, avant de se coucher, la fenêtre ouverte. Les bleus, qui la voient se déshabiller, se disent, la sachant si pure, qu'elle n'agirait pas ainsi, un homme étant là, et ils s'en vont. Jamais Aimée n'a su si des Touches l'avait seulement regardée, mais elle ne peut plus entendre son nom sans que tout son sang lui monte au visage.

Tel fut Barbey d'Aurevilly romancier. Il est grand et d'un ordre très rare. Il resterait à expliquer comment cette grandeur a été méconnue par les critiques dont j'ai cité les noms. Pour Pontmartin et pour Zola, cette méconnaissance s'explique par des dissentiments personnels. Barbey critique avait la plume très dure, et Barbey causeur la dent plus dure encore. Un jour que je défendais Zola devant lui en disant : « Il est ce que vous voudrez, mais il est très fort. — Oui, » répondit-il, « c'est un Hercule qui entre dans les écuries d'Au-

gias pour y ajouter. » De telles épigrammes ne se pardonnent pas, et puis, le grand artiste qu'était Zola pouvait-il comprendre cet autre grand artiste, quand leur génie et leur faire étaient à ce degré incommensurables? Leur réciproque iniquité prouve la bonne foi de leurs tempéraments. Quant à Sainte-Beuve, qui, lui, savait tout comprendre, j'en appellerai de son second jugement à un premier. « M. Barbey d'Aurevilly, » avait-il dit en 1856, « qui a fait dès longtemps ses preuves dans le roman et dans la presse, homme d'un talent brillant et fier, d'une intelligence haute et qui va au grand... » De tels éloges annulent par avance les démentis qui les suivront. Ce sont encore des mots imprudents et inoubliables de Barbey qui firent dévier à son égard le sens si fin de l'auteur des *Lundis*. Ne rangeons donc pas Sainte-Beuve parmi les détracteurs sincères de notre écrivain. En ce qui concerne Brunetière, je tiens pour avéré qu'avec son incomparable bonne foi, il aurait fait un jour pour Barbey le même *meâ culpa* que pour Balzac. L'ayant mieux lu et de plus près, il serait revenu sur ses sévérités, et il aurait reconnu dans Barbey, avec tous les lettrés d'aujourd'hui, un des maîtres du roman français. « Je ne suis peut-être qu'un mascaron dans la grande cathédrale littéraire, » me disait un jour d'Aurevilly, « mais je suis dans la cathédrale. » Il y est en effet, non pas comme un mascaron, — mais comme une statue.

Mars 1909.